

Correspondance Stéphane Mallarmé / Frédéric Mistral 1864 – 1871



Stéphane Mallarmé (Étienne de son vrai prénom) est un poète français, né à Paris le 18 mars 1842, mort à Valvins (commune de Vulaines-sur-Seine, Seine-et-Marne, France) le 9 septembre 1898.

Auteur d'une œuvre poétique ambitieuse et rendue (souvent volontairement) obscure, Stéphane Mallarmé a été l'initiateur d'un renouveau de la poésie.

Il perd sa mère en 1848 et est confié à ses grands-parents. Mis en pension dès 1852, il se montra un élève médiocre, et fut renvoyé en 1855.

Pensionnaire au lycée de Sens, il fut marqué par le décès de sa sœur Maria en 1855. À cette même époque, il composa ses premiers poèmes d'adolescence, textes encore fortement inspirés par Victor Hugo, Théodore de Banville ou encore Théophile Gautier. La découverte des Fleurs du mal de Charles Baudelaire en 1860 fut marquante et influença ses premières œuvres. Cette même année, Mallarmé entre dans la vie active en devenant surnuméraire à Sens, premier pas dans l'abrutissement, selon lui. En 1862, quelques poèmes paraissent dans différentes revues. Il fait la connaissance d'une jeune

gouvernante allemande à Sens, Maria Gerhard, née en 1835, et quitta son emploi pour s'installer à Londres avec elle, ayant l'intention de devenir professeur d'anglais.

Réformé du service militaire en 1863, Stéphane Mallarmé se marie à Londres avec Maria le 10 août et obtient en septembre son certificat d'aptitude à enseigner l'anglais. En septembre, il est nommé chargé de cours au lycée impérial de Tournon (Ardèche), où il se considère comme exilé. Il ne cesse durant cette période de composer des poèmes.

Durant l'été 1864, Mallarmé fit la connaissance à Avignon des félibres, poètes de langue provençale : Théodore Aubanel, Joseph Roumanille et Frédéric Mistral, avec qui il entretint une correspondance. Sa fille Geneviève naît à Tournon le 19 novembre 1864.

L'année suivante, il compose *L'Après-midi d'un faune*, qu'il espère voir représenter au Théâtre-Français, mais qui fut refusée. Il se lie avec le milieu littéraire parisien, notamment avec Leconte de Lisle et José-Maria de Heredia.

L'année 1866 marqua un tournant pour Mallarmé, lors d'un séjour à Cannes chez son ami Eugène Lefébure où il fut l'objet d'une période de doute absolue qui dura jusqu'en 1869. Nommé professeur à Besançon, il débuta en novembre une correspondance avec Paul Verlaine. En 1867, nommé à Avignon, il commença la publication de ses poèmes en prose, il fit un séjour chez Frédéric Mistral à Maillane en 1868. Il débuta en 1869 l'écriture de *Igitur*, conte poétique et philosophique, laissé inachevé, qui marque la fin de sa période d'impuissance poétique débutée en 1866. En 1870, il se met en congé de l'éducation, et se réjouit de l'instauration de la République en septembre.

Son fils Anatole naît le 16 juillet 1871 à Sens et, nommé à Paris au Lycée Fontanes, il s'installe rue de Moscou.

Mallarmé fait la rencontre d'un jeune poète en 1872, Arthur Rimbaud, puis, en 1873 du peintre Édouard Manet, qu'il soutint lors du refus des œuvres de celui-ci lors du Salon de 1874 et qui lui fait rencontrer Zola. Mallarmé publie la revue *La dernière mode* qui aura huit numéros et dont il fut le correcteur. Nouveau refus en juillet 1875 pour la publication de sa nouvelle version de *L'après-midi d'un faune*, qui parut tout de même l'année suivante, illustrée par Manet. Il préface la réédition du *Vathek* de William Beckford.

Dès 1877, les réunions du mardi sont organisées chez Mallarmé. Il fait la rencontre de Victor Hugo en 1878 et publie en 1879 un ouvrage sur la mythologie. Cette année est marquée par la mort de son fils Anatole, le 8 octobre 1879.

En 1880, Mallarmé malade fait des séjours à Valvins, commune de Vulaines-sur-Seine, près de Fontainebleau.

En 1884, Paul Verlaine fait paraître le troisième article des poètes maudits consacré à Mallarmé, ouvrage qui parut en 1884, voue une vive admiration aux poèmes de Mallarmé, cet ouvrage contribua à la notoriété du poète.

Stéphane Mallarmé est nommé au lycée Janson de Sailly.

En 1885, Mallarmé évoque l'explication orphique de la Terre. Son premier poème sans ponctuation paraît en 1886. La version définitive de *L'Après-midi d'un faune* est publiée en 1887.

Correspondance Stéphane Mallarmé / Frédéric Mistral 1864 – 1871

A Frédéric Mistral.

Tournon-en-Ardèche, 30 décembre 1864.

Mon cher Mistral ,

Permettez-moi de profiter du nouvel an pour vous serrer la main, de bien loin, du fond de l'Ennui. Il me semble que je garderai un peu de soleil aux doigts. (1)

Je ne sais si l'on vous a dit que je suis le père d'une bien jolie petite fille; voici un mois déjà, et plus, que dure notre semaine de Noël.

Cette joie ne m'a pas cependant vivifié. Je suis dans une cruelle position : les choses de la vie m'apparaissent trop vaguement pour que je les aime et je ne crois vivre que lorsque je fais des vers, or je m'ennuie parce que je ne travaille pas et d'un autre côté, je ne travaille pas parce que je m'ennuie. Sortir de là!

Mais que vous parlé-je de tout cela, à vous qui êtes l'âme épanouie en poèmes? Causons de vous, bien plutôt. Votre grand poème de l'ouvrier (2), dont vous m'avez entretenu cet été, est-il terminé? Parlez-m'en, si vous m'écrivez.

Adieu, recevez tous mes vœux de bonne, bonne année, et puissions-nous nous revoir très tôt. En attendant,

Je vous aime,
Stéphane Mallarmé.

J'ai là une vieille image je vous l'envoie parce que le jour on je ne serai plus que mon ombre, et ce jour vient, elle aura une certaine valeur de bizarrerie.

1. Mallarmé avait fait la connaissance de Mistral en août, lors, de son second passage à Avignon. Cette entrevue avait été un peu froide, et la véritable amitié de Mallarmé et de Mistral ne commencera que l'année suivante.

2. Sans doute Calendau, qui sera publié en 1867.

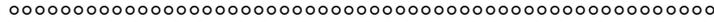
3. Ce même 30 décembre, Ettie Yapp écrit à Mallarmé qui vient d'être père : — J'ai hâte de vous écrire ce soir, de vous dire à tous deux avec combien de joie nous avons reçu la bienheureuse nouvelle de l'arrivée de votre ange de Noël sous ce doux nom de Geneviève que Coleridge m'a tant fait aimer.

Et Eilen Souffrin d'ajouter : — Serait-ce, par hasard, à cause de Coleridge que Mallarmé aurait choisi ce nom pour sa fille?

Deux ou trois ans plus tard Ettie Yapp, en remerciant Mallarmé d'un texte, lui confie : — J'aime votre chanson d'autrefois, elle est étrange et belle, et me rappelle, sans lui ressembler, le rêve de Coleridge. (Eilen Souffrin. Revue de Littérature comparée, juillet-septembre 1958, p. 393.)

C'est aussi E. Souffrin qui, s'étant étonnée de la modicité de la bibliothèque anglaise de Mallarmé, a bien fait de rappeler ces mots de Mallarmé, dans son hommage à Tennyson, sur les poètes en général : — ...

c'est un fait, ces reclus dans leur sens ou fidèles aux sonorités de la langue dont ils glorifient l'instinct, secrètement répugnent comme à en admettre une autre; ils restent sous cet aspect et plus loin que personne, patriotes. Nécessaire infirmité peut-être...



A Frédéric Mistral.

Dimanche, 31 décembre 1865.
Mon cher Mistral,

Voici une triste année pour moi, puisque je ne vous ai pas vu. Il en est toujours ainsi vous ayant connu, et sachant que vous habitez un des diamants de la voie lactée, j'inventerais des ailes insensées pour vous y rejoindre. Quarante lieues nous séparent, et je ne trouve pas le moyen de vous presser la main. Laissez-moi vous promettre, j'aime les vœux qui me lient, en commençant cette nouvelle année, que nous nous rencontrerons, n'importe comment, n'importe où. Cette heure sera divine pour moi, car alors, j'aurai lu votre poème splendide (dont l'attente me désespère), et de mon côté, je vous offrirai sans doute un des premiers exemplaires de *l'Hérodiade*, œuvre de mes nuits ravies.

Vous aviez raison, le spleen m'a presque déserté, et ma poésie s'est élevée sur ses débris, enrichie de ses teintes cruelles et solitaires, mais lumineuse. L'impuissance est vaincue, et mon âme se meut avec liberté.

Merci de votre amicale prophétie, d'elle est née, sans doute, cette Résurrection.

J'ai, de plus, des heures terrestres qui sont charmantes, près de ma jolie Geneviève qui marche seule dans une maison penchée sur ce Rhône bien-aimé dont vous me recommandiez il y a un an l'influence.

Mais qu'un jour il me mène encore à Avignon, et je n'y serai pas longtemps sans aller à Maïanes vous remercier de la sympathie inconnue qui nous mêle, ce bon fleuve et moi. En effet je ne fais plus un poème sans qu'il y coule une rêverie aquatique.

J'oublie, cependant, le sujet de ma lettre, qui est de vous dire mes vœux de belle et heureuse année. Je ne les détaille pas, vous avez un cœur qui supplée à l'absence des paroles!

Recevez-les donc, d'un de vos meilleurs amis,

A Tournon.



Besançon, août 1867.

Pardon, mon bon Mistral! je souffre cruellement du cerveau, depuis une saison, et toute lettre m'est interdite. Aux rares heures de répit, je reprenais votre beau livre, afin de me rapprocher un peu de vous avant de vous écrire, mais quand la douleur tyrannique me rappelait au mauvais rêve de ma vie, j'étais au dernier chant, et j'avais laissé passer, dans un enchantement coupable, les minutes qui vous étaient destinées, doublement ingrat.

Aujourd'hui je profite d'une excessive fatigue, qui, par sa tension suprême, m'arrache aux tourments quotidiens, non pour vous parler de ce beau poème qui s'ouvre sur la vie de l'homme comme son décor sur la mer lointaine de Provence, mais pour vous serrer simplement la main, avec toute l'émotion que mes yeux fixes, quand je venais de vous lire, ont souvent plongée dans la rivière qui coule sous ma fenêtre vers ce Midi que vous êtes et que je regrette tant.

Tant de sensations exquises, vous me permettrez de ne pas les analyser dans cette lettre, et de les garder pour le temps, proche je l'espère, où revenant parmi le soleil, loin du noir et humide climat qui m'achèverait, je vous reverrai à Maillanes comme il y a un an. En attendant, je vous aime et vous emporte pour un mois que je vais passer dans les sapins, afin d'incendier ces noirs solitaires de l'or bourdonnant de vos vers, plus abeilles que cigales encore. Soyez avec moi comme eux, mais, surtout, pardonnez-moi cette lettre ignare que, par honte, je voudrais dater de mon lit, dussé-je être plus gravement affecté, - et ne recevez que mon amitié.

Votre STÉPHANE.

S'il vous reste, lors de mon passage, un exemplaire de *Mirèio*, que je rougis de n'avoir pas, je vous le volerai, cher ami.

. Calendau, Le 22 avril, Lefébure, avait rapporté : — *Il paraît que les sonnets de Sully Prudhomme sont détestables..*

oo

A Frédéric Mistral.

Avignon, dimanche [1868].

Mon cher ami,

Je vous envoie, avec une bonne poignée de main, la reproduction du paragraphe de Théophile Gautier qui vous est consacré.

Je l'avais fait précéder de quelques lignes au sujet de l'absence de traduction française qui, seule (selon la gracieuseté que je voulais faire à Roumanille, ou plutôt l'intention que j'avais d'éviter tout ce qui pouvait ressembler à une niche à lui faite par cette insertion), avait été cause de son omission dans le Rapport; mais je vois que Madame Bonnet - car Monsieur Gravant n'est plus à Avignon! - n'a pas voulu les imprimer malgré un dernier mot favorable qu'elle m'avait accordé. Elle a, je crois, quelque rancune de magasin contre Roumanille, et même pour ce qui vous concernait, il a fallu débattre quelque peu, un mot de moi, qui terminait de l'honneur qui rejaillit de cet article sur le Félibrige a, de même, je le vois, été coupé. Je le regrette. A l'avenir, soyez très galant, car il est bon que vous ayez une gazette qui vous soit sympathique, en votre capitale. D'amis tels vous n'en manquez pas, et celui qui veut avoir le plus de droit à ce titre, tout incrédule que vous soyez (je vous vois sourire) est

Votre S. MALLARMÉ.

Les respects de ma femme à votre mère.

1. Le 29 mai 1868 Emmanuel Des Essarts à Mallarmé : — J'ai beaucoup continué à voir Gautier qui, dans son rapport, m'a consacré deux belles pages. Il parle de toi de la façon la plus bienveillante. Ah ! que je souhaite ta santé meilleure, à jamais raffermie. Il y a en toi le commencement d'un si grand artiste interrompu par ton maladif état des deux derniers hivers. Ris-tu? Que penses-tu de *L'Homme qui rit*? Une forêt. C'est trop touffu! mais quel merveilleux enlacement de lianes

Quels arbres, et quels, chants d'oiseaux! C'est une des oeuvres les plus admirables de Victor Hugo, - à mon avis. Emmanuel, aussi pressé de se voir imprimé que Mallarmé l'est tir, s'excuse de ne pouvoir adresser à celui-ci son dernier livre, paru il y a sept semaines : — Les seuls exemplaires d'auteur qui me soient restés sont allés à Sainte-Beuve,

Gautier, Leconte de Lisle, Renan, Banville, Montegut. J'ai dû faire attendre les plus intimes amis

2. Le *Rapport*, de Théophile Gautier, sur tes progrès de la poésie avait paru chez Hachette en 1868. Gautier y consacrait un long paragraphe à Mistral (p. 132). quelques lignes à Aubanel, mais n'y parlait pas de Roumanille.

3. Mme Bonnet dirigeait Le Méridional qui, le 12 juillet 1860, inséra le passage du Rapport de Gautier intéressant Mistral et Aubanel. Cette citation était précédée, sur la langue provençale, de quelques lignes où se dosait subtilement amabilité et critique voilée. Mme Brunet, elle, était la marraine de Geneviève dont E. Des Essarts était le parrain. Celui-ci eût préféré, si l'intolérance catholique, disait-il, ne l'eût pas interdit, que la marraine eût été Mme Seignobos.

4. Le 1er juillet, une longue lettre d'Emmanuel: — ... Je ne m'en accuse pas moins, moi qui suis peu aisément épistolier de t'avoir laissé si longtemps sans lettre de moi qui t'aime toujours autant, aussi profondément, aussi fraternellement, n'en doute pas, mon Stéphane - Sens et notre chaude amitié de dix-huit mois, puis nos bonnes journées de Paris et de Fontainebleau, puis, dans ton intérieur, auprès de ton excellente, de ta chère femme, ces journées prises sur le séjour à Avignon et où nous recommençons l'entretien commun de la veille, tout cela, Stéphane, fait trop partie de mon existence, tout cela est trop enraciné dans mon coeur, pour que j'aie pu une minute en perdre le souvenir...

Des Essarts, sur ses relations littéraires à Paris: — Parmi les littérateurs, je vois peut-être un peu moins Vacquerie, quoiqu'en excellentes relations avec lui et en meilleures encore avec Hauteville-House. Je me sens très refroidi pour Banville. Quant à Leconte de Lisle, il m'est absolument antipathique, malgré son talent indiscutable. C'est pour moi un cuistre admirablement doué, comme Banville est un séduisant parasite. Je vois les jeunes poètes chez Lemerre. En général (je fais de rares exceptions) ils sont admirables et fous. Le rapport de Gautier où tu es traité gracieusement a produit des scènes comiques de jalousie.

Inutile de dire que M. Mendès m'est plus que jamais agaçant. Quant à Villiers, il s'est conduit envers moi comme un polisson à la Revue, et je lui ai promis épistolièrement ma botte ailleurs qu'au visage. Verlaine a l'air d'être franc, mais il a le défaut endémique de la bande, la médisance. Tu ne peux croire, moi qui

puis m'attribuer une loyauté métallique, comme je souffre de toutes ces trahisons de la parole, de ces perfidies de la langue. Diex qui n'échappe à l'ardeur de médire, me paraît honnête et droit. Verlaine m'est pourtant peut-être plus sympathique.

oo

Avignon, mercredi matin, 5 août. (1868)

Mon cher Mistral,

J'apprends que vous êtes passé par Avignon, hier, sans que j'aie pu vous annoncer une apparition qui vous fera plaisir comme à moi, et je répare ce mauvais hasard. Notre ami Cazalis arrive samedi soir à Avignon, se figurant que le Château des Papes appartient aux félibres et qu'ils portent de longues robes de soie avec des lyres dans la rue. Il me prie de vous serrer la main, à l'avance, ce que je fais doublement.

Votre S. MALLARMÉ.

Cazalis restera quelques jours, j'ignore au juste combien, vous connaissez ce bel oiseau évasif.

Comment va la maladie cutanée qui vous menait à Uriage?

Inutile de vous dire que si vous venez à Avignon pendant le séjour de Cazalis, vous arriverez droit à la maison, cher ami.

Encore votre,

Stéph. M.

oo

Avignon, 8, place Portail-Mathéron,

mardi matin [11 août].

Mon cher Mistral,

Cazalis est ici depuis samedi, comme je vous l'avais annoncé, et nous partons ensemble jeudi pour la mer. Si je n'ai pas confirmé par la nouvelle de sa venue l'espoir de ma

Avignon, jeudi [mai 1869].

Cher ami,

Je vous remercie d'avoir songé à nous : j'allais moi-même vous prévenir que, de notre côté, nous différions notre visite traditionnelle. Ma femme est à Versailles pour quelque temps, appelée par un deuil de famille; moi pas assez solide pour l'accompagner, j'interromps les nombreuses toilettes de ma petite fille pour des lettres d'affaires, qu'interrompt à son tour le Lycée. C'est lui qui me prive de causer un moment avec vous mais nous nous dédommagerons un dimanche de l'été. Une poignée du mains cordiale et nos respects, ceux de ma petite fille compris, à Madame votre mère.

STÉPHANE MALLARMÉ

Je joins à mes regrets des amitiés de Coppée qui est venu dîner avec moi un de ces soirs.

1. Coppée, malade après le succès du *Passant* et après un séjour à Amélie-les-Bains, où allaient et vont surtout les rhumatisants, s'était arrêté, un après-midi, à Avignon, sur le chemin du retour.

oo

Avignon, 8, Portail-Mathéron,
mardi 28 septembre 1869,

Mon cher ami,

Je n'ai gâté le charme d'un bon mois de vacances par le regret de n'avoir été à Maillane que parce que je comptais,

attendant chaque jour mon ami Lefébure, te prier de venir passer un moment avec nous. J'ai maintenant un autre prétexte pour persévérer dans cette intention tu ne peux que feuilleter le recueil de Wyse ; la première fois que tu viens à Avignon (et comme il serait bon que ce fût pendant mon temps de liberté, qui finit lundi), prends le chemin de la maison au lieu de celui de l'hôtel, et, dans la soirée, en compagnie de Roumanille et de Théodore, nous déchiffrerons les pages interdites.

Tandis que nous parlons de Wyse, sois donc assez bon pour mettre à la poste, à sa destination, la petite saynète de Coppée, *Le Passant*, laissée entre tes mains ce printemps et, depuis aussi longtemps presque, promise à notre convalescent.

Au revoir, amitiés de mon entourage; ma femme, en maîtresse de maison, ose te dire qu'elle serait aise d'être prévenue de la visite : et j'ajoute en ami impatient que je le serais également.

Ton Stéphane MALLARMÉ.

oo

Avignon, 8, Portail-Mathéron,
dimanche 4 septembre 1870.

Mon cher ami,

Je suis honteux de l'aventure du journal et je voulais, il y a déjà quelques jours, t'expliquer cette énigme.

Repris par le travail, immédiatement Villiers parti, j'ai cessé ma course au kiosque qui défaisait ma séance du matin, et, tout étant contradictoire dans les feuilles, m'en suis tenu an, dépêches.

J'avoue que la lecture de celle de ce matin, que tu connais à cette heure-ci, n'est-ce pas? (40.000 Français prisonniers, l'empereur du nombre, et Mac-Mahon grièvement blessé) a été sévère. Il y a dans l'atmosphère d'aujourd'hui une dose inconnue de malheur et d'insanité.

Et tout cela, déjà, parce qu'une poignée de niais, il y a cinq semaines, s'est dite insultée et a méconnu l'histoire moderne qui subsiste d'autre chose que de ces vieilleries puérides. Je n'ai jamais si complètement détesté la Niaiserie.

Mais rien de ceci dans ce billet. Je te serre la main et, sans l'intention de te faire sourire, je place sous cette enveloppe une série de timbres qui nous arrivent d'un bureau de tabac à Arles Je ne sais si tu te souviens d'une somme équivalente que tu m'as prêtée lors de ma dernière visite.

An revoir, amitiés de mon entourage. Ton

Stéphane M.

1. Mallarmé réexpédiait sans doute à Mistral les journaux d'Avignon.
 2. Villiers avait prolongé de quelques jours son séjour à Avignon pour y voir sa tante, Gabrielle Villiers de L'Isle-Adam, religieuse au Sacré-Cœur.
 3. La bataille de Sedan avait eu lieu le 1er septembre.
 4. Quinze jours plus tôt, Mallarmé avait reçu de Cazalis une lettre particulièrement amère : — Mon cher enfant, où allons-nous? Je n'ai pas encore mon ordre de départ. Lefébure que j'ai été embrasser hier sera réformé pour sa vue, il l'espère du moins. J'ai vu Mendès avant-hier, qui m'a longuement parlé de toi, de vous et il a été ravi de votre hospitalité. Je suis triste qu'aux os : cette guerre est horrible à force d'être absurde. Puis cette canaille de Paris qui ce soir peut-être va se soulever, tout cela est hideux, fait mal à la pensée comme un mauvais rêve, comme un charivari dans une rue de province , comme une cacophonie de vers sans rimes ni raison, comme La Marseillaise chantée par Thérésa. Comment rêver encore quand tous ces voyous gueulent, pouah! J'ai des envies de vomir et, si je croyais dans l'âme immortelle, je mourrais volontiers, Mais quitter ses amis, les vieux livres, les statues (les vers de terre sont de si mauvais artistes) ne plus rêver , ne plus aimer, ne plus caresser de belles femmes, crois-le cela m'ennuierait effroyablement. Enfin, je ferai ce qu'il faudra faire ; mais si le destin est l'auteur de tout cela, ah! le pitoyable et le ridicule musicien!
- Du début d'octobre, Triel à Aviation, pour Mallarmé, ce message de guerre signé Lefébure: — Un mot seulement pour vous dire que je ne suis pas mort, que je porte bien, que je ne repose, et que nous sommes

au milieu des compatriotes de Marie dont l'unique soldat s'est si effroyablement multiplié. C'est fort triste...

Une cacophonie de vers sans rimes ni raison, belle anticipation!

oo

Dimanche soir [septembre 1870].

Cher ami,

La journée, si amèrement commencée, ne pouvait finir d'une façon plus grandiose. Seulement, c'était à vous de monter au balcon de l'Hôtel de Ville d'Avignon, pour y proclamer la République à la Provence.

Mais les choses se passent toujours de travers .

Une nouvelle poignée de mains en attendant qu'on vous revoie, ce qui ne tardera pas, si je ne me trompe

Votre

S. M.

1. Cette lettre a été publiée pour la première fois par Charles Chassé, dans le *Mercure de France* du 15 avril 1924, comme étant dressée à Mistral. Le vouvoiement pourtant étonne car Mallarmé tutoyait Mistral depuis l'été 1869 et l'on voit mal le rôle de Mistral aurait pu jouer dans l'établissement de la république. Peut-être cette lettre a-t-elle été adressée à Jean Brunet qui était un ardent républicain, habitait à Avignon et devait s'en trouver provisoirement absent (d'où ce *qui ne tardera pas, si je ne me trompe*). La République fut proclamée à Avignon par l'avocat Alphonse Gent.

Le 10 septembre, Glatigny, aussi patriote que révolutionnaire, se disait joyeux et triste à la fois: — Tant de sang ! tant de ruines et tout cela pour le misérable lâche qui s'est rendu. Mais près tout c'est dans un danger pareil que la grande République est née en 92, on l'a sauvée comme nous sauverons celle de 1870... Dans quelques jours Paris assiégé : les uhlands viendront s'approvisionner chez nous. En attendant, je m'exerce à manier une serpe emmanchée à une gaule et j'ai une bouteille de vitriol qui n'attend qu'un figure ennemie pour être cassée dessus. Je me battrai et je ne serai pas tué. Mon père coule des balles et s'il y a des capons dans notre village, il y a aussi des gents résolus.

Vous devez savoir que notre grand Victor Hugo est à Paris, et qu'il a été acclamé son arrivée.

... Il faut ouvrir entièrement son cœur à l'espoir et à la résolution. Je tomberai malade ensuite s'il le faut...

De Glatigny aussi quand il mettait en vers *Troilus* et *Cressida*, ces autres ligne pessimistes: — Un ami de Bruxelles a vu deux jours avant l'investissement de Banville, Monselet et Asselineau, tous trois en gardes nationaux. Asselineau allait à Vincennes chercher les fusils de sa compagnie, Banville revenait de monter la garde et Monselet se proposait d'être un sérieux obstacle sur les fortifications: tous trois gais et très résolus.

3. Timbrée à Paris, le 3 septembre, la lettre de Villiers pour Mallarmé contenait ces nouvelles : — Cher ami, je pense à vous, et avec tristesse; j'espère que tout ira bien dans très peu de jours mais , il faudra les attendre peut-être huit jours ; je compte sur des choses certaines. Paris, ne sera pas assiégé d'ici longtemps et j'y attendrai l'issue du procès.

Après quelques lignes sur un accident, il se félicite que la cicatrice pourrait lui valoir une indemnité de dix mille francs : — J'aurai la cicatrice toute ma vie et ma foi j'étais assez laid sans cela... Mes parents vous remercient du fond du cœur ainsi que Mme Mallarmé. Le portrait de Geneviève a été trouvé ressemblant à votre photographie, cher ami...

Après une dizaine de lignes, celles-ci: — Paris est lugubre. Je n'ai pas vu Catulle. Mme de Callias est ici avec des provisions pour le siège. Nous avons parlé de vous et de votre existence à Avignon. Puis nous avons bu du punch où l'on avait mis, en ma faveur, e du sucre du siège.

3. Au sujet de la stupeur que Mendès avait laissé voir en écoutant *Igitur*, voir, de Georges Poulet le livre plusieurs fois cité: — C'est un acte de mort volontaire que Mallarmé a commis. Il l'a commis dans *Igitur*. Il n'y a pas d'œuvre littéraire où se trouve perpétré plus complètement, plus absolument en pensée, l'acte d'abolition et de fondation de soi. Peu importe la vague affabulation du récit inachevé. Ce qui importe, c'est que tout dans ce récit se passe en un moment, celui où le héros en se donnant la mort se donne la vie. A propos d'*Hamlet* et *Igitur* se reporter aussi au livre important de Marilyn Barthelme sur la formation et la mise en œuvre de la pensée de Mallarmé sur le théâtre.

oo

Avignon, 8, Portail-M athéron,
vendredi 8 avril 1871.

Viens donc lundi ou mardi, ou mercredi, parce que jeudi, tu nous trouverais hésitants par quel côté commencer un déménagement.

Tu dînes. C'est à six heures.

Alors, rien de perdu, car j'ai ce vaste et petit Maillane dans les yeux pour bien longtemps, cher ami.

Nous nous réunirons quelques connaissances, le soir, si tu veux. Mais c'est toi, surtout toi, que je quitte.

Au revoir, cher ami.

Ma femme, que sa grossesse avancée ne laisse pas très active, doit être prévenue, par exemple la veille. Elle te serre la main, Geneviève attend. Je fais comme l'une et l'autre.

Ton

Stéphane MALLARMÉ

oo

Avignon, 8, Portail-Mathéron,
samedi 20 mai 1871.

Cher ami,

Apprends que Des Essarts nous, hélas! non, vous revient. Il est à Nîmes et doit, le jour de la Pentecôte, revoir Avignon.

Sache d'un autre côté que je pars pour le Nord (si ce mot peut s'écrire en ce jour de chaleur), le lendemain même, le lundi.

Que penserais-tu d'une proposition que je fais à Emmanuel de nous réunir chez toi, pendant la matinée du dimanche?

N'es-tu pas celui qu'il faut voir le premier ou le dernier, en arrivant ou en partant?

Détails nous arriverions l'un et l'autre de grand matin à Graveson, et te demanderions d'avancer un peu ton déjeuner, parce qu'on devrait te quitter pour terminer l'après-midi à Avignon.

Veux-tu me répondre bientôt?

(Au diable le grand Schiren!)

A toi,

STEPHANE MALLARMÉ

1. Dans une lettre du 13 avril, Mistral avait écrit : — Quel effroyable cataclysme! et dire que tout ça devrait pour qu'Avignon devienne capitale de grand Chyren (sic).

Nous n'avons pu déterminer qui fut ce personnage, qui ne semble pas figurer dans la chronique avignonnaise de l'époque.

2. Le 13 novembre 1871, ce début d'une lettre à Mallarmé de Théodore Aubanel : — Croiras-tu, mon cher ami, que ce n'est que tout à l'heure, que j'ai appris, de la bouche de Brunet, la naissance de ton fils. J'ai mille regrets de venir si tard te dire combien cette nouvelle heureuse m'a fait de joie et te prier d'offrir à Mme Mallarmé les félicitations de ma femme et les miennes...

Après s'être plaint de la poste, puisque les lettres, de Mallarmé ne lui arrivaient plus, Aubanel ajoutait : — Ecris-moi, lorsque tu pourras, je serai heureux de te lire, parle-moi de tes travaux, de tes projets...

Le fils de Mallarmé, Anatole, ne devait vivre que pendant huit ans.

Le 14 mai Des Essarts avait écrit : — Mais où vas-tu, quelle énigme?

Dans l'impatience où est le proviseur de Nîmes de me voir arriver, je n'ose pas m'arrêter. Je passerai devant Avignon mercredi par l'express du matin. Guette-moi par la chaussée, Je t'embrasserai. Ce sera autant de pris. Puis avant le 28, je reviendrai si je le puis...

Le 15 octobre Des Essarts essaie de détourner Mallarmé du journalisme: — Je n'ai pas à te donner ma pensée là-dessus. Tu es seul et meilleur juge. Je crois le journalisme très encombré, plein d'assujettissements pires que les nôtres; je l'ai vu de près pendant la guerre et j'en ai eu dégoût et horreur. Quand je vois où il a mené des nature, aussi fières, qu'Henry Maret, cela fait peur. Tôt ou tard (à part deux journaux), on n'est qu'un valet de plume. Je trouve plus digne d'enseigner ce que je crois savoir à des enfants relativement meilleurs que les hommes et de composer à mes moments perdus...

Après une page : — Quant à M. Yapp, quoique bien reçu, j'ai répugnance à aller. La vue d'Ettie non mariée, les réminiscences du passé me serrent le cœur. Cazalis était le seul juge en cette question, mais jamais il ne passera pour avoir bien agi.

C'est une opinion contre laquelle j'ai lutté mais qui me revient de tout côté. J'avoue n'avoir pas le courage d'épouser une jeune fille sans fortune, mais je ne lui ferais pas la cour pendant des années entières.

© CIEL d'Oc – Avoust de 2008